



LITTÉRATURE
Raymond Carver, tel quel
Page F 4



ESSAI
Journaliste de guerre:
le choix du risque
Page F 8

LIVRES

TINTIN et NOUS

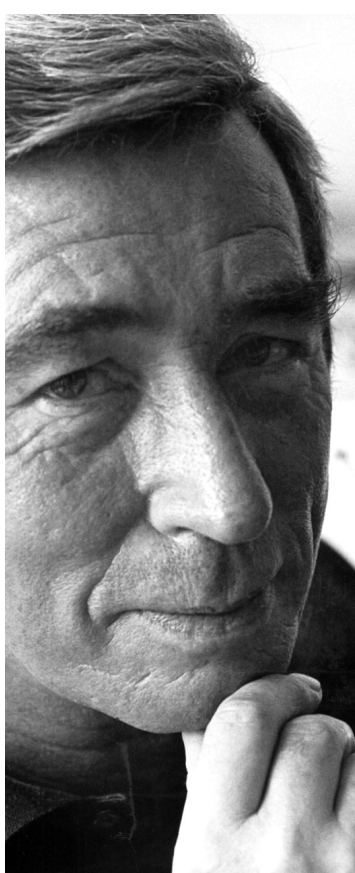
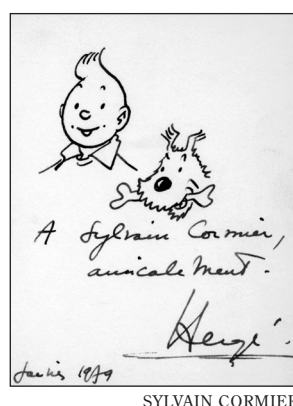


Photo d'Hergé prise par Gaby lors de son passage aux Studios Hergé en juin 1970.



SYLVAIN CORMIER



Dessin d'Hergé (1965), colorisé par les Studios Hergé (2010).

On n'arrête pas de découvrir à quel point nous avons nourri de toutes les façons une véritable culture Tintin

Hergé a visité la Belle Province une seule fois, invité au 7^e Salon du livre de Montréal, en avril 1965. Beau sujet d'article, se dit-on: pas de quoi remplir un livre. À moins d'être Tristan Demers et, tel Tintin fasciné par une maquette de bateau au vieux marché de Bruxelles, trouver là le point de départ d'une histoire passionnante, pleine de rebondissements et de trésors: la grande aventure de Tintin au Québec.

SYLVAIN CORMIER

« Oh! C'est un beau! », s'exclame Tristan Demers. Exprès, j'ai apporté au bistrot mon Tintin et Milou encadré. Pas tellement pour faire mon petit effet auprès de l'ami bédéiste, qui en a manipulé des dizaines et des dizaines, de ces dessins dédiés par Hergé, des plus élaborés et des extraordinaires, à en juger par ceux qui émaillent *Tintin et le Québec: Hergé au cœur de la Révolution tranquille*, son magnifique livre à dos toilé rouge, l'événementiel ouvrage qui paraît ces jours-ci chez Hurtubise avec la bénédiction des ayants droit de la Fondation Hergé. À la page 123, il faut voir le fabuleux dessin en couleurs qu'obtinrent quatre globe-trotters québécois lors de leur périple à travers cinq continents en Westphalia, de l'Expo de Montréal à l'Expo d'Osaka: Tintin, Haddock, les Dupon(d)t, Tournesol et Milou triquent à leur santé, devant «*Toutoune*» leur camionnette.

Mon dessin de la main de Hergé, dédié de la main de Hergé, nous sommes des milliers dans le monde à en avoir un,

à la fois semblable et unique. Et à le chérir. On ne peut pas tous avoir chez soi (ou dans un coffre à la banque) le crayonné d'une planche de *Vol 714 pour Sydney*, comme il s'en est adjugé deux à prix d'or le 9 octobre dernier à l'hôtel Marcel-Dassault, lors de la plus récente vente aux enchères Tintin de la maison Artcurial. En vérité, si j'ai apporté mon

petit Tintin et Milou, c'est pour signifier à Tristan que j'en suis. De la grande famille des chanceux qui ont eu un lien direct, fût-il ténu, avec le créateur de Séraphin Lampion. Et me voilà racontant à Tristan qu'en 1979, parce que j'avais lu dans *Tintin et moi*, le livre d'entretiens de Numa Sadoul, que Hergé répondait à toutes les lettres, je lui avais écrit, et deux semaines pile plus tard, recevais lettre et dessin.

« C'est incroyable, hein? Tous les correspondants québécois que j'ai rencontrés m'ont dit la même chose. Le court délai, le mot gentil. Il n'a jamais déçu personne. Il refaisait le même dessin inlassablement. Il y avait cette discipline chez Hergé, ce respect du lecteur. Ça confère une grosse res-

ponsabilité à celui qui se met en tête d'ajouter son livre à la bibliothèque de Moulin-sart! Il faut être à la hauteur! » Il l'a été, Tristan Demers, à la hauteur. Quatre années de recherches, menées entre ses propres bédés et produits dérivés, l'émission *Bd Cités* et ses conférences aux quatre coins du Québec, lui ont été nécessaires pour déterrer à peu près tout ce qui pouvait se déterrer concernant Tintin et nous. « C'est d'abord l'idée d'un ami tintinophile, Christian Proulx, qui m'a lancé. Et puis ça s'est fait dans l'enthousiasme et avec un certain acharnement — je suis comme Milou, je lâche rarement mon sceptre d'Ottokar. Un travail de moine, de détective et de reporter. »

« Au départ, je croyais écrire une plaquette. Et de fil en aiguille, de témoin en témoin, tout un monde s'est révélé. Il n'y avait pas eu seulement la visite de Hergé au Salon du livre de 1965, et pas seulement l'exploit du petit Denis Thérien à l'émission *Tous pour un*. Ça n'allait pas être un livre pour initiés, pour tintinophiles patentés. Tintin a touché tellement de gens! Aux Archives nationales, je tombais sur des lettres de Pierre Laporte, par exemple, qui parlait de Hergé avec J.-Z. Léon Patenaude, qui était le directeur du Salon du livre. Et plus je fouinais, plus je constatais que Tintin, chez nous, a été une sorte de symbole durant la Révolution tranquille. Un héros miroir, auquel nous pouvions nous identifier, à un moment où nous cherchions à rayonner dans le monde. »



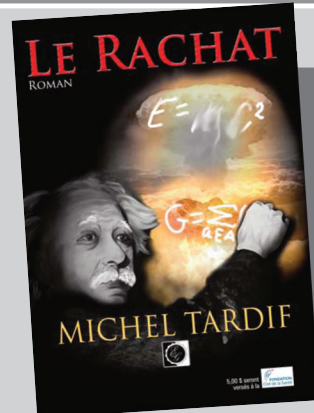
COPYRIGHT 2010. HERGÉ/HURTUBISE/MOULINSART

VOIR PAGE F 2: TINTIN



COPYRIGHT 2010. HERGÉ/HURTUBISE/MOULINSART
Édition québécoise du journal Tintin du 14 janvier 1964

• Saint-Eustache : Librairie Fortier • Laval : Les librairies Carcajou, Place Rosemère et Centre Duvernay • Librairie Imagine, boul. Samson • Les boutiques « Brin de Joie » à l'hôpital la Cité de Santé de Laval



www.editionsgrahel.com

Un médecin lavallois hérite de documents inédits d'Einstein

Le journaliste Ghislain Plourde écrit : « Un mélange fiction-réalité à la Dan Brown. »
Des lecteurs écrivent : « WOW! Captivant, intrigant et renversant! »



Docteur Tardif

Pour chaque roman vendu, la somme de 5 \$ sera versée à la FONDATION Cité de la Santé

• Montréal : Librairie du Square, Librairie Outremont, Librairie Limasson, Librairie Le port de tête • Sainte-Thérèse : Librairie Mercier • Lachute : Variétés Lachute • Dans les librairies Renaud Bray

LIVRES

EN APARTÉ

L'oubli d'un monument

À propos de la Crise d'octobre 1970 québécoise, Bernard Amyot, un ancien président de l'Association du Barreau canadien, s'évertue ces jours-ci à répandre l'idée «que, sur les 497 individus appréhendés au total, seules 103 personnes ont été incarcérées injustement pendant cette période». C'est ce qu'il écrit cette semaine encore dans *Le Devoir*. C'est ce qu'il a écrit aussi dans la préface d'*Octobre 1970. Dans les coulisses de la Crise*, traduction d'un livre de William Tetley.

En somme, laisse entendre Amyot, 394 individus jamais accusés de quoi que ce soit étaient tout de même coupables de quelque chose... Ces 394 individus avaient tous appuyé, écrit Amyot, «publiquement, ou par leurs gestes, les fins violentes du FLQ de faire une révolution marxiste et sécessionniste et de renverser le gouvernement démocratiquement élu». Des opinions politiques qui s'écartent de celles défendues par le régime en place, est-ce bien là quelque chose d'insoutenable en régime démocratique?

Dans son livre, William Tetley, professeur de droit international de McGill et ministre sous Bourassa, conclut néanmoins, vaill

de vaill, à l'excellence du régime fédéral canadien en glosant sur la grandeur du système «de collaboration» établi en 1970 entre les différentes meutes policières au nom même de la sauvegarde de l'État!

Mais de quoi est donc coupable un petit syndicaliste d'une usine à Alma pour que des policiers trouvent justifié de le fusiller avec des balles à blanc? Pourquoi faut-il battre des citoyens dans des cellules? Comment en arriver à arrêter des gens par crainte du régime révolutionnaire cubain alors qu'on ne trouve chez eux que des livres consacrés au cubisme? M. et Mme Renée,

deux chefs scouts, constituent-ils vraiment une menace à la sécurité de l'État? Est-ce pour ses poèmes qu'on entre au petit matin en force chez Gaston Miron, mitraillettes au poing, afin de le conduire séance tenante derrière les barreaux?

Drapés dans la longue robe du Droit plutôt que placé flamboyant nu sous la lumière de la Justice, Tetley et Amyot ne s'embarassent pas de répondre à des questions semblables quant au sort fait à nombre d'individus soumis à la Loi des mesures de guerre. En 2003, dans un texte de sa main publié dans *Le*

Devoir, William Tetley affirmait pourtant qu'il aurait été facile pour les législateurs de réduire les errements des meutes de policiers lancés aux trousses de supposés terroristes, avant de se couvrir à nouveau grâce au Droit: «[...] nous, au gouvernement, aurions dû vérifier plus scrupuleusement les listes qui nous étaient données par les policiers, mais comme Robert Bourassa nous le fit remarquer, dans un pays démocratique, les législateurs élus ne devraient pas s'immiscer dans la fonction du travail policier.» Les législateurs s'étaient donc mêlés du travail des policiers, mais comme ils le faisaient mal, au moins avaient-ils pour eux l'excuse qu'ils n'auraient pas dû s'en mêler! La belle logique de M. Tetley.

Mais revenons à cette histoire selon laquelle le Protecteur du citoyen du Québec en serait venu à un verdict d'innocence de seulement 103 personnes à la suite d'une enquête réalisée après les événements. Amyot et Tetley soutiennent même que ces personnes ont «toutes eu droit à une compensation de l'État québécois allant jusqu'à 30 000 \$, en dollars de l'époque». (Au passage, notons qu'Ottawa, de son côté, s'est toujours gardé de présenter des excuses, sous quelque forme que ce soit, bien qu'il l'ait fait déjà, par exemple, dans le cas de citoyens d'origine japonaise emprisonnés injustement au cours de la dernière guerre mondiale.)

Dans *Gouverner le Québec* (éditions Fides, 1995), Robert Bourassa donne tort à l'interprétation d'Amyot au sujet des supposées indemnités. Après la Cri-

se d'octobre, écrit l'ancien premier ministre, «le gouvernement du Québec a demandé au Protecteur du citoyen, monsieur Louis Marceau, d'examiner la question, ce qu'il avait de toute façon le pouvoir de faire de son propre chef. Monsieur Marceau en est arrivé à la conclusion que 103 personnes avaient été arrêtées injustement et avaient le droit de poursuivre le gouvernement. Cela s'est produit dans quelques cas, et des compensations, peu nombreuses, ont été versées.»

Tout au contraire de ce qu'affirme Amyot, ce sont d'ailleurs les victimes qui ont dû se battre pour obtenir réparation au moins sur la place publique. C'est le cas notamment de la chanteuse Pauline Julien, qui, après avoir multiplié les procédures judiciaires, put finalement obtenir, en 1978, un chèque de 1 \$ en compensation de huit jours passés en prison, au mépris de sa liberté autant que de sa réputation!

Dans *Les Silences d'Octobre* (VLB éditeur, 2002), l'historienne Manon Leroux explique qu'un avocat, Claude Samson, a obtenu 16 000 \$ de dédommagement en 1975 pour son arrestation en octobre 1970, mais que l'ombudsman Louis Marceau n'a obtenu au final que 400 \$ pour chacune des 103 personnes considérées comme susceptibles de bénéficier d'une indemnité. Chose certaine, nous sommes bien loin d'un exercice de réparation qui ressemblerait à celui que décrit Bernard Amyot tout en affirmant, sans rire, vouloir déboulonner des mythes que se sont créés les indépendantistes québécois!

Dans *Trudeau's Darkest Hour*,

on se réjouit au moins de voir, sous la plume d'une multitude d'intellectuels canadiens-anglais de renom, que tous n'étaient pas favorables au pire, au nom d'un aveuglement nationaliste canadien, à la façon de messieurs Amyot et Tetley.

Un ancien réalisateur de Radio-Canada, amusé par ma chronique consacrée au frère André, me téléphone pour me raconter une aventure de son vieil ami Jean-V. Dufresne, esprit libre et vif qui travailla, comme on le sait, dans divers médias jusqu'à sa mort en 2000. À Radio-Canada, aux débuts de la télévision, du temps où la pellicule, pour bien être exposée, nécessitait encore un éclairage surpuissant, on avait entrepris de tourner toute une émission sur le frère André. Sous la chaleur intense dégagée par l'éclairage, le cœur du frère André se mit à bouillir dans son bocal... Sous l'effet de cette chaleur, le vieux muscle cardiaque vire au blanc, comme n'importe quelle viande mise à bouillir. Que faire? On avait tout simplement poursuivi le tournage en utilisant un cœur de veau, mis dans un bocal lui aussi. L'illusion était divine, semble-t-il.

Des lecteurs et certains collègues se sont étonnés de me voir apparaître cette semaine souriant au côté de Pierre Karl Peladeau, le patron de l'empire Québecor, à l'occasion du lancement d'un ouvrage collectif intitulé *Le Devoir. Un siècle québécois*. Chacun sait bien — ou

alors il fait semblant de ne pas le savoir — que les artisans du *Journal de Montréal* traversent un des pires conflits de travail de l'histoire du journalisme au pays. Mais beaucoup semblent vraiment ignorer que l'album du *Devoir*, publié aux Éditions de l'Homme, de même qu'une très large portion des livres publiés au Québec le sont désormais par des enseignes éditoriales dont Québecor est propriétaire. Du côté de l'édition seulement, Québecor possède les Presses Libres, Logiques, l'Hexagone, Typo, VLB éditeur, les Éditions Québecor, les Éditions CEC, Publistar, Utilis, Le Jour, Trécarré, 10/10, Stanké et Libre Expression. J'en oublie sans doute. Et je vous vois déjà sourire à votre tour en l'apprenant, pas forcément parce que c'est drôle, étant entendu qu'il demeure en ce drôle de monde toutes sortes de raisons pour montrer les dents.

jfnadeau@ledevoir.com

OCTOBRE 1970

DANS LES COULISSES DE LA CRISE

William Tetley
Préface de Bernard Amyot
Éditions Héritage inc.
Saint-Lambert, 2010, 408 pages

TRUDEAU'S DARKEST HOUR

WAR MEASURES IN TIME OF PEACE OCTOBER 1970
Édité par Guy Bouthillier et Edouard Cloutier
Baraka Books
Montréal, 2010, 206 pages



Suzanne JACOB

UN DÉ EN BOIS DE CHÊNE

«Suzanne Jacob déploie des mots comme elle ouvre des portes oubliées dans les recoins de notre conscience.»
Claudia Larochelle
Ruefrontenac.com

«On entend, on voit, on perçoit tellement de choses dans ses non-dits, ses ellipses, ses énigmes [...]. Les mots qui disent plus qu'ils ne disent. Et ça résonne. Comme un gong.»

Danielle Laurin
Le Devoir

SUZANNE JACOB
UN DÉ EN BOIS DE CHÊNE
Nouvelles

Nouvelles • 184 pages • 21,95 \$



Boréal

Retrouvez-nous sur twitter et facebook

www.editionsboreal.qc.ca

TINTIN

SUITE DE LA PAGE F 1

Hergé à la Manic

C'est bien pour ça qu'entre les séances de dédicaces à Montréal et à Québec (chez Eaton's et au magasin Paquet, notamment), on voulut tant montrer la Belle Province à Hergé. «L'idée, c'était de s'arranger pour que Hergé ait le goût de faire vivre une aventure de Tintin au Québec. Tout semblait possible, on construisait le métro et on faisait surgir une île de nulle part pour l'Expo, pourquoi pas notre Tintin?» D'où la visite du chantier de Manic 5, que raconte Tristan dans le détail (il raconte

tout dans le détail, le livre entier est documenté à l'extrême). D'où la journée à la cabane à sucre, durant laquelle le dessinateur croqua son personnage sur place, case unique publiée en couverture du bulletin de la Chambre de commerce de la Belgique et du Luxembourg au Canada. «Ils l'avaient reçu avec un château de Moulinsart en sucre d'érable! Selon la légende, il aurait fait son croquis accroupi dans la neige... Ce dont je suis le plus fier, c'est que la Fondation Hergé ait accepté de colorier le dessin pour le livre.»

Fin tacticien, Tristan n'a montré son Tintin et le Québec

aux gens de la Fondation qu'une fois ses recherches avancées et ses trouvailles prêtes à épater. «Je savais qu'on avait des choses qu'ils n'avaient pas. Les photos de Gaby, par exemple.» Le grand portraitiste avait dans ses dossiers, inédites, des photos prises lors d'un passage aux Studios Hergé en juin 1970. «À la Fondation, ils sont tombés sur le cul. Le grand portrait du Hergé vieillissant les a émus, tous les employés sont venus la voir. Il y a quelque chose dans le regard, toute l'humanité de Hergé est là.»

Le livre de Tristan Demers, conteur-né, se lit à l'endroit et à l'envers, et chaque chapitre est une équipée pas banale. On n'arrête pas de découvrir à quel point nous avons nourri de toutes les façons une véritable culture Tintin. Série radiophonique des aventures de Tintin avec les Besré, Buissonneau et cie, tournage chez Hergé à sa maison de campagne de Céroux-Mousty d'une émission de *Premier plan* avec Judith Jasmin, théâtre de marionnettes au Jardin des merveilles du parc Lafontaine, publication de *L'Oreille cassée* dans *La Patrie*, projet avorté de film de fiction

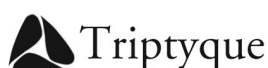
québécois d'une aventure de Tintin (les Studio Hergé avaient envoyé à l'ONF le scénario laissé en plan de *Tintin et le Thermozéro*, imaginé par Greg), on va d'étonnement en ravissement, et les documents reproduits laissent pantelants. «J'ai vraiment eu l'impression d'être une espèce d'archéologue.»

Et partout, nous sommes là. Du futur maire de Québec Jean Pelletier au futur RBO Yves P. Pelletier, les tintinophiles sont partout dans le livre, et chacun a apporté sa dédicace en preuve. «Sauf moi, soupire Tristan. J'avais dix ans quand il est mort, et je commençais à dessiner mes p'tits Gargouille. Mais quand je suis passé à la Fondation, j'étais comme un enfant, j'avais des planches de l'île noire dans les mains. Imagine. Hergé et moi, on s'est quand même retrouvés, autrement.»

Le Devoir

TINTIN ET LE QUÉBEC

HERGÉ AU CŒUR DE LA RÉVOLUTION
TRANQUILLE
Tristan Demers
Hurtubise / Moulinsart
Montréal, 2010, 162 pages



www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: 514.597.1666



Fannie Langlois
Une princesse sur l'autoroute
roman



Fannie Langlois
Une princesse sur l'autoroute
roman, 123 p., 18 \$

«C'est de la dentelle. C'est un court roman, mais c'est tout un monde qui s'ouvre à nous, tout un style.»
Lorraine Pintal, *Vous m'en lirez tant*, Radio-Canada

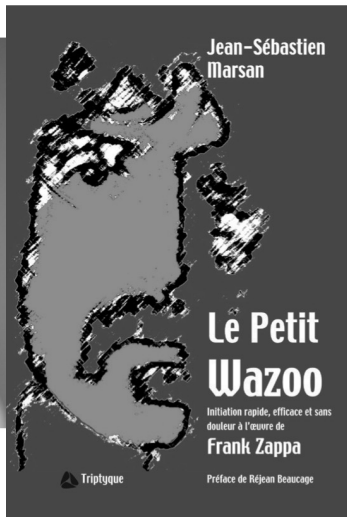


Jean Sébastien Marsan
Le Petit Wazoo

Initiation rapide, efficace et sans douleur à l'œuvre de Frank Zappa
Préface de Réjean Beaucage
essai, 172 p., 23 \$

«Le seul livre (du moins en français) qui vous introduira sans vous perdre dans une oeuvre imposante et intrigante, parsemée de (plusieurs) morceaux de génie.»

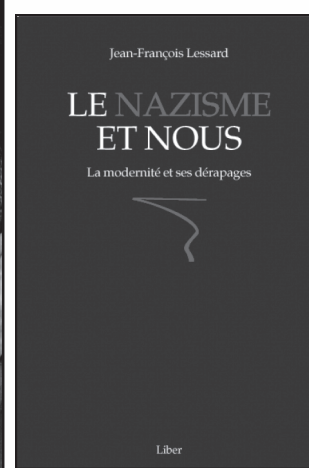
Stéphane Picher, librairie Pantoute



Jean-Sébastien Marsan
Le Petit Wazoo
Initiation rapide, efficace et sans douleur à l'œuvre de Frank Zappa
Préface de Réjean Beaucage

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-François Lessard
Le nazisme et nous
La modernité et ses dérapages



214 pages, 24 dollars

LIVRES

Une crise de la cinquantaine signée David Homel

Il a cinquante ans, il rêve d'aventures, il ne peut pas s'en empêcher. C'est maintenant ou jamais, qu'il se dit. Alors: passer à l'acte ou non? Tromper sa femme dans la réalité ou juste continuer à fantasmer? Le héros du *Droit chemin* est en pleine déroute. Et le roman de David Homel ne fait que commencer...

Ce n'est pas tant le déchirement intérieur de ce Ben Allan marié depuis des lunes, englué dans une relation de couple sans surprise, qui fait l'originalité du livre. Le cliché de la crise de la cinquantaine, on connaît. Ce n'est pas non plus la question de savoir avec qui, quand, où, comment il va le faire ou pas, qui nous tient en haleine.

C'est le ton. Ironique, mordant. Et parfois ludique. C'est le sous-texte. Chargé, tordu. C'est le portrait sans concession que trace l'auteur de son héros et de la galerie de personnages qui gravitent autour de lui. Et ce sont les situations sans queue ni tête qui s'enchaînent, s'emboîtent.

Pensez aux films faussement naïfs de Woody Allen. Ajoutez-y une touche désabusée et scabreuse à la Philip Roth. Pensez aussi à J. M. Coetzee, à la façon qu'a ce grand romancier sud-africain de fouiller les secrets de l'âme, de passer aux rayons X les rapports humains, la famille, le couple, les clans, les jeux de pouvoir. Vous y êtes presque.

Ajoutez-y les obsessions littéraires propres à l'auteur. La folie, le rôle des psys. La relation difficile avec le père. Le fossé des générations. L'immigration,

le déracinement. Les questionnements sur l'identité juive. Et le sexe, omniprésent.

Le Droit chemin est le sixième roman du Montréalais David Homel, né à Chicago en 1952 de parents juifs d'origine ukrainienne et lituanienne. Sept années se sont écoulées, déjà, depuis la traduction en français de son très fort et très dur roman *The Speaking Cure* (*L'Analyste*), qui se passait dans l'ex-Yougoslavie, en pleine guerre civile: un psychologue était amené à traiter des soldats et des civils en détresse, hantés par l'horreur de la guerre et habités par un sentiment d'impuissance.

Nous voici ici en mode plus léger. À première vue. Pas de blessures indélébiles. Pas de celles qu'inflige la guerre, en tout cas. C'est plutôt de drame existentiel qu'il est question dans *Le Droit chemin*.

Nous sommes à Montréal, «au début d'un nouveau millénaire». Ben Allan, professeur de littérature dans une université anglophone, vient de remporter un prix sans grande importance, mais un prix quand même, le premier de sa vie, pour un article à mi-chemin entre l'essai et le délire poétique portant sur... la dromomanie.

La dromomanie, c'est-à-dire

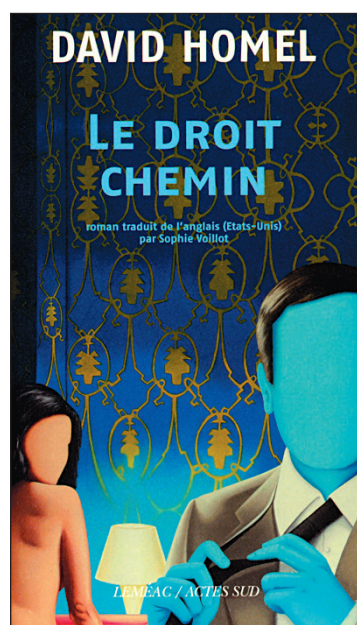
cette envie irrésistible qu'éprouvent certains hommes de marcher, de courir. Ou plutôt qu'éprouvaient certains hommes: le texte signé Ben Allan, dont *Le Droit chemin* est parsemé ici et là d'extraits, porte sur cette forme d'hystérie masculine qui aurait connu son apogée au XIX^e siècle, en France.

Dans ses mots à lui, ça donne ceci: «*Les femmes avaient l'hystérie, les hommes la dromomanie. Deux faces de la même maladie. Dans le cas de l'hystérie, les organes des femmes se mettaient à voyager dans leur corps, alors que c'était le corps des hommes dromomanes qui se déplaçait dans leur fugue hystérique.*»

Fugue, fuite, désir soudain de tourner le dos à la vie de tous les jours, au couple, à la famille, goût de l'aventure: c'est ce qui caractérisait les dromomanes en question, selon notre prof d'université. Ce n'est pas pour rien que le sujet l'a séduit, vous pensez bien: s'écarter du droit chemin, celui tracé d'avance, c'est exactement ce que le héros du *Droit chemin* s'apprête à faire. En pensée.

Avant même de rencontrer sur sa route la tentatrice du diable, une jeune artiste agucieuse, au comportement de plus en plus trouble jusqu'à être frappée de folie, il ne pense qu'à ça. Sortir du train-train quotidien, pour s'envoyer en l'air.

Pour lui, ça s'appelle tout simplement la crise de la cinquantaine. S'il se garde bien de confier ses désirs secrets à madame son épouse, par ailleurs thérapeute, il n'en a pas moins des discussions avec elle sur cette supposée crise qui frappe les hommes.



«C'est juste une autre façon de parler de la mort», lui dit-il. Tout en retenant pour lui le reste de sa réflexion: «*La peur de la mort, oui, mais unie au désir incoercible de démolir tout ce sur quoi on a bâti sa vie. C'est là tout le paradoxe de la cinquantaine, le fondement de cette frénésie.*»

Il en vient presque à envier son fils ado, accro à la télé, qui passe son temps affalé sur le divan du salon, quand sa petite amie ne s'immisce pas dans son lit. Aucune responsabilité: ce serait bien, non?

Il est surtout happé par le vieillissement de son père, nouvellement débarqué à Montréal, qui vit dans un foyer pour personnes âgées. Le message est clair: le temps presse, la vie file, avec la mort au bout.

Tandis que le vieux bouc ressasse son passé, son enfance en Russie, sa vie à Chicago, tout en reléguant les jolies filles et

en multipliant les remarques obscènes, lui qui a perdu toute forme d'autocensure, son fils essaie de son côté de relier les circuits entre le garçon qu'il a été, dans «*la maison aux secrets*» de Chicago, et l'homme qu'il est aujourd'hui, à la croisée des chemins.

Cela constitue ce qu'on pourrait appeler les moments forts du roman: la vie du père et celle du fils qui s'entrecroisent, le fossé entre les deux, le rapprochement possible, qui sait? Et la valse-hésitation du fils tourmenté, égaré, en quête de lui-même, d'une vérité. Tout s'imbrique, c'est très habile.

Puis, ça se met à dérailler. Ça devient loufoque, presque surréaliste. Le fils s'enlise dans une relation impossible avec la jeune artiste, il rencontre un psychiatre qui pourrait bien être plus fou que ses patients, en vient à enquêter sur lui... Où sommes-nous rendus?

Ben Allan s'égare de plus en plus, et nous nous égarons avec lui. L'auteur en beurre épais, comme on dit. L'internement, la psychiatrie d'hier et d'aujourd'hui, les abus, la barbarie: le propos en soi, la réflexion, la dénonciation, tout ça, c'est intéressant, mais le risque est grand de se perdre dans les détails des détails.

Heureusement, il y a le père qui revient de temps. Et les scènes de ménage entre le héros et sa femme. Il y a l'humour grinçant. Et il y a cette idée que Ben Allan, en touchant la folie, la vraie, de trop près, retombe sur ses pattes. Et voit sa vie autrement. Voit les autres, aussi, ses proches, d'un autre œil.

À commencer par sa femme. Qui est-elle vraiment? Comment la séduire? Est-ce possible, finalement, de vivre une liaison avec sa propre femme? Et si la crise de la cinquantaine n'était qu'une «*frénésie passagère*», pour ne pas dire une légende, une fiction?

Collaboratrice du Devoir

LE DROIT CHEMIN

David Homel
Traduction de Sophie Voillot
Leméac / Actes Sud
Montréal, 2010, 404 pages

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Un outil précieux: Le Petit Dictionnaire des québécoisismes

PAUL BENNETT

Les anglicismes et les mots imprégnés continuant de faire des ravages dans la langue tant parlée qu'écrite au Québec, la parution récente du *Petit Dictionnaire des québécoisismes* de François d'Apollonia ne peut être que la bienvenue. L'auteur, un traducteur et réviseur linguistique, a voulu y répertorier les mots qui peuvent être source de confusion ou d'incompréhension, non seulement entre Québécois et francophones d'ailleurs, mais aussi entre les Québécois eux-mêmes. Le pari est gagné haut la main.

L'ouvrage inventorie quelque 3000 termes qui différencient le français parlé et écrit au Québec du français standard: les archaïsmes, les anglicismes, les impropriétés et particularités de sens, ainsi que les néologismes. Chaque entrée est classée dans une catégorie expliquant le type d'écart qu'elle constitue par rapport au français standard. Un système ingénieux d'abréviations, de signes et de codes évite la répétition des mêmes informations à chaque entrée.

L'originalité de cet ouvrage tient notamment au fait qu'il est complété par un index thématique commode qui pallie l'ordre alphabétique des entrées. Par exemple, sous la rubrique «Arts et spectacle», on trouvera aussi bien le calque de l'anglais «billet de saison» et l'anglicisme «intermission» que les québécoisismes «fausser» et «quétaine».

Ne vous attendez toutefois pas à trouver dans ce dictionnaire des termes empruntés directement à l'anglais, tels que «tofer» ou «loafer»: cet ouvrage n'est pas le fourre-tout que constitue le *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron. L'auteur rappelle que l'emploi d'un mot anglais ne constitue pas en soi un anglicisme, mais plutôt un emprunt direct à l'anglais, et qu'il ne peut donc porter à confusion. Seuls ont été retenus les emprunts sémantiques à l'anglais, c'est-à-dire ces mots dont la forme semblable dans les deux langues peut entraîner leur emploi fautif, par exemple «articulé» dans le sens d'éloquent ou «confronter» dans le sens d'affronter. On y retrouve aussi les mots anglais «québécoisés», comme «drabe», «dompe» et «moppe».

me, mais plutôt un emprunt direct à l'anglais, et qu'il ne peut donc porter à confusion. Seuls ont été retenus les emprunts sémantiques à l'anglais, c'est-à-dire ces mots dont la forme semblable dans les deux langues peut entraîner leur emploi fautif, par exemple «articulé» dans le sens d'éloquent ou «confronter» dans le sens d'affronter. On y retrouve aussi les mots anglais «québécoisés», comme «drabe», «dompe» et «moppe».

Un outil pratique

Selon M. Apollonia, parmi les 3000 entrées et 3800 emplois du *Petit Dictionnaire des québécoisismes*, seulement 217, soit un peu moins de 0,6 % (!), peuvent être considérés comme consacrés par l'usage ou irremplaçables, tels «clavarder», «amiantose» ou «massothérapie». La liste est donnée en annexe de l'ouvrage.

Le Petit Dictionnaire des québécoisismes, avec sa couverture rigide, est un outil pratique bien conçu, facile à consulter et relativement complet qui, tout en recoupant certains dictionnaires ou guides existants, ne fera pas double emploi. Un ouvrage de référence, donc, à ranger sur son bureau entre le *Multidictionnaire de la langue française* de Marie-Eva de Villers (Québec Amérique) et les *1500 pièges du français écrit et parlé* de Camil Chouinard (éd. La Presse).

Le Devoir

LE PETIT DICTIONNAIRE DES QUÉBÉCOISISMES

ANGLICISMES, ARCHAÏSMES, DIALECTISMES ET NÉOLOGISMES

Suivi d'un index thématique
François d'Apollonia
Éditions de l'Homme,
coll. «Le bon mot»
Montréal, 2010

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 11 au 17 octobre 2010	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
▼ Romans québécois	
1	Au bout de l'exil • Tome 1 La grande illusion / Micheline Duff/Québec Amérique 1/4
2	Les folles années • Tome 1 Les héritiers / Jean-Pierre Charland/Hurtubise 2/3
3	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 2 Nouveau monde / Anne Robillard/Wellan 3/3
4	En plein cœur. Armand Gamahe enquête / Louise Penny/Flammarion Qc 4/6
5	La fille du pasteur Cullen • Tome 2 À l'abri du silence / Sonia Mammen/Québec Amérique 5/7
6	À l'ombre du clocher • Tome 1 Les années folles / Michel David/Hurtubise 10/2
7	Béatrice et Virgile / Yann Martel/XYZ 7/6
8	Mémoires d'un quartier • Tome 1 Laura / Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean -/1
9	La fille du pasteur Cullen • Tome 1 Partie 1 / Sonia Mammen/Québec Amérique -/1
10	Ru / Kim Thúy/Libre Expression -/1
▼ Romans étrangers	
1	La chute des géants • Tome 1 Le siècle / Ken Follett/Robert Laffont 2/3
2	Une ombre sur la ville / James Patterson/Archipel 4/4
3	Mange, prie, aime / Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy 6/7
4	Millénium • Tome 1 Les hommes qui n'aimaient... / Stieg Larsson/Actes Sud 10/3
5	Le musée perdu / Steve Berry/Cherche Midi -/1
6	Sans un adieu / Harlan Coben/Belfond -/1
7	La carte et le territoire / Michel Houellebecq/Flammarion 8/5
8	Les anonymes / Roger Jon Elory/Sonatine éditions -/1
9	Habillé pour tuer / Jonathan Kellerman/Seuil -/1
10	Une douce flamme / Phillip Kerr/Du Masque -/1
▼ Essais québécois	
1	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre pour... / Richard Béliveau Denis Gingras/Trécaré 1/3
2	L'anxiété. Le cancer de l'âme / Louise Reid/JCL 2/7
3	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des... / Michelle Blanc Nadia Serraiocco/Logiques 3/4
4	Être ou ne plus être. Débat sur l'euthanasie / Marcel Botsvert Serge Daneault/Vox parallèles -/1
5	Le procès des cinq / Collectif/Lux -/1
6	Mémoires d'une guerre perdue d'avance. Le Canada en Afghanistan / Fabrice de Pierrebouj/Stanké 6/3
7	Blessures de guerre. Des camps nazis à l'Afghanistan / Gilbert Lavole/Septentrion 5/3
8	Contes et comptes du Prof Lauzon • Tome 4 / Léopold Lauzon/Michel Brûlé 4/5
9	Le CHUM. Une tragédie québécoise / Robert Lacroix Louis Masheu/Boréal 9/4
10	Perdus sans la nature. Pourquoi les jeunes ne jouent... / François Cardinal/Québec Amérique 10/7
▼ Essais étrangers	
1	Le philosophe nu / Alexandre Jollien/Seuil 6/4
2	Sex@mour / Jean-Claude Kaufmann/Armand Collin 1/3
3	Le visage de Dieu / Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset 2/7
4	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre / Naomi Klein/Actes Sud -/1
5	Top vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme / Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 3/5
6	Une brève histoire de l'avenir / Jacques Attali/LGF 7/2
7	Pour en finir avec Dieu / Richard Dawkins/Perrin -/1
8	Le commencement d'un monde. Vers une modernité métisse / Jean-Claude Guillebaud/Points -/1
9	Prosperité sans croissance. La transition vers... / Tim Jackson/De Boeck -/1
10	Ces Impossibles Français / Louis-Bernard Robitaille/Denoël -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Louis
HAMELIN
LA CONSTELLATION
DU LYNX

«Le grand roman québécois de notre temps.»
Martine Desjardins, *L'actualité*

«Pour moi, c'est vraiment un chef-d'œuvre.»
Lorraine Pital, *Radio-Canada*

«Jamais dans la littérature québécoise les rapports entre les humains n'auront si bien exprimé l'ambiance révolutionnaire mondiale de 1970.»
Michel Lapierre
Le Devoir

«Une formidable réussite littéraire.»
Jean Barbe, *Canoe*

«Un roman très intense, ambitieux, d'une lecture envoûtante.»
Andrée Poulin
Radio-Canada

«Une réussite.»
Marie-Claude Fortin
Entre les lignes

Roman • 600 pages • 32,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Retrouvez-nous sur twitter et facebook



Presses de
l'Université
Laval

Nouveautés

SCIENCES SOCIALES/SOCIOLOGIE

DANIEL MERCURE
MIRCEA VULTUR



**Quelle importance
et quelle signification
revêt le travail
aujourd'hui ?**

304 pages • 39,95 \$

PATRICK FOUGEYROLLAS



**Construire le sens
de sa différence.**

338 pages • 39,95 \$

Sous la direction de
ANNIE PILOTE et
SILVIO MARCUS DE SOUZA CORREA



**En contexte minoritaire,
les jeunes contribuent
à l'émergence de
nouvelles identités
sociales.**

200 pages • 26,95 \$

SCIENCES POLITIQUES

JEAN-FRANÇOIS SIMARD

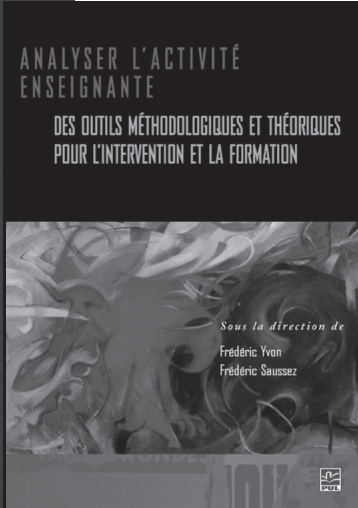


**Ce collectif rassemble
les témoignages
d'auteurs qui ont
accompagné un ministre
dans l'exercice de ses
fonctions.**

240 pages • 29,95 \$

ÉDUCATION

Sous la direction de
FRÉDÉRIC YVON et FRÉDÉRIC SAUSSEZ

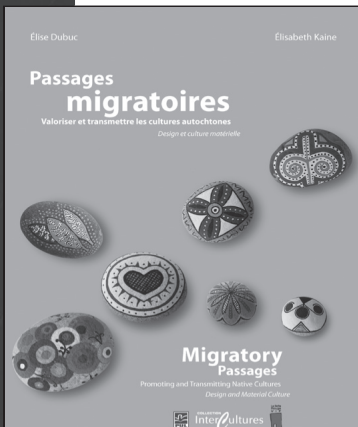


**Cet ouvrage fait
l'inventaire et l'exposé
des approches de
l'activité enseignante.**

344 pages • 39,95 \$

ÉTUDES AMÉRINDIENNES

ÉLISE DUBUC et ÉLISABETH KAINE



**Ce livre intéressera
toutes les personnes
curieuses des cultures
autochtones.**

162 pages • 49,95 \$

Abonnez-vous à INFO-PUL
www.pulaval.com

LITTÉRATURE

Le mutilateur

Un auteur le moins expérimenté reçoit toujours avec un sourire en coin les histoires de Gros Méchant Éditeur qui circulent comme de l'air recyclé dans les basses altitudes du Ciel des Lettres. Il sait bien que le métier compte quelques escrocs, sans doute beaucoup moins nombreux que dans



LOUIS
HAMELIN

d'autres secteurs d'activité (ciment, courtage en valeurs inventées et bouts de papier adossés à des passifs), et plusieurs incompetents, ce qui est une autre histoire. Il sait que les Zéditeurs-qui-ne-lisent-pas-les-manuscrits et les Zéditeurs-qui-ne-manifestent-aucun-respect-pour-l'intégrité-de-mon-Kriminal-mal-pris-de-1100-pages appartiennent à une faune un peu mythique qu'il est commode d'invoquer devant la tendance de certains manuscrits géniaux à rebondir comme des chèques en bois.

L'auteur le moins expérimenté sait que le travail d'édition normal (éliminer quelques longueurs et imprécisions, ajouter une virgule ici ou là, etc.) consiste essentiellement en toilettage de manuscrits, dont certains ont d'ailleurs tendance à se comporter comme des caniches. Il a aussi entendu parler d'accouchements spectaculaires, d'Ezra Pound coupant *The Waste Land* de moitié pour donner le chef-d'œuvre de T. S. Eliot. De Max Perkins retranchant 65 000 mots du manuscrit de Thomas Wolfe et, tel le sculpteur aux prises avec le bloc brut, faisant apparaître *Look Homeward, Angel*.

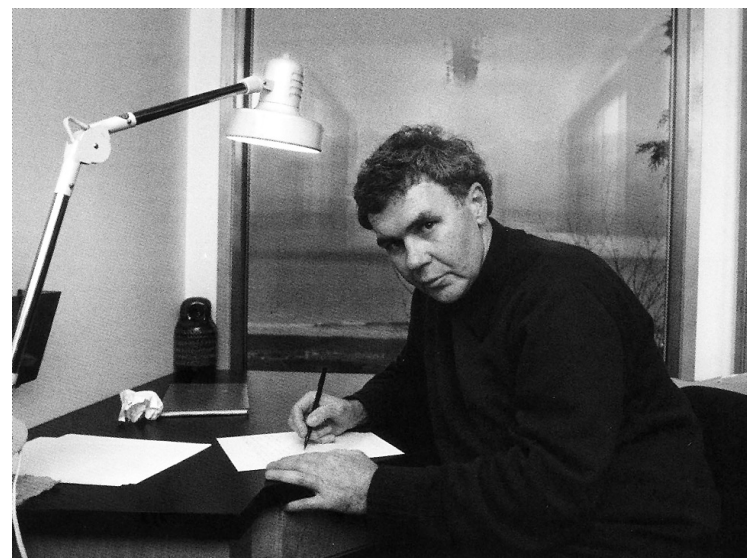
Ce sont des cas limites, comme, à l'autre bout du spectre, Malcolm Lowry défendant héroïquement le plan, la structure et l'ampleur allégorique de son ouvrage devant l'arrogance charognarde d'un lecteur professionnel. Les gens aiment les histoires de nègres littéraires racontées sous le manteau. Moins connues sont les histoires-dont-l'éditeur-est-le-héros. Celle de Raymond Carver et de son sculpteur-éditeur, Gordon Lish, nous entraîne au fond de sombres tiroirs où fleurissent l'amour et la soumission, l'insécurité et la reconnaissance, l'amitié exposée par la gloire et l'orgueil, dans une intime bou-

cherie où le pouvoir est au bout du stylo rouge.

L'affaire paraît presque facile à résumer. Quand il rencontre Lish, à Palo Alto en 1967, la vie de Carver, entre deux cuites et deux black-out, ressemble à celle d'un personnage d'une sombre nouvelle des débuts de Raymond Carver. Fasciné par ses «hillbillies de centre d'achat», Lish, comme responsable du domaine de la fiction au *New Yorker*, puis directeur littéraire chez Knopf, va accueillir la prose de son ami dans le Saint des Saints de l'établissement littéraire de la côte est. À la parution de *Tais-toi, je t'en prie* en 1977, Carver arrê-

te de boire tandis que la gloire lui tombe dessus. Le prix à payer pour ce Faust de la banlieue ouvrière et de l'écriture col bleu ne sera publiquement dévoilé que 20 ans plus tard, en même temps que la correspondance entre les deux hommes. On sait maintenant que Carver, en échange de sa nouvelle vie (prix littéraires, bourses, postes universitaires), avala l'amère potion du véritable massacre à la tronçonneuse (jusqu'à 50 % du texte!) pratiqué par Lish avant publication, quitte à renâcler lorsqu'il se voyait accoler la fameuse étiquette d'écrivain minimaliste qu'il vomissait secrètement.

En 1980, Gordon Lish renvoie à la nouvelle icône de la nouvelle le manuscrit de *Débutants* avec 40 % du contenu original en moins et coiffé d'un nouveau titre: *Parlez-moi d'amour*. Carver donne sa bénédiction à l'opération, puis part en voyage. Lorsque son directeur littéraire en profite pour reprendre et charcuter de nouveau le fruit de son labeur, Carver craque enfin. La lettre que rédige alors, pendant une nuit blanche, cet homme en crise qui se vide le cœur pour protéger son esprit (alcool, suicide, folie: tous les démons familiers sont là, à l'affût de la fragile illusion du succès) est aussi poignante que celle de Lowry, même si plus louchante et en définitive moins courageuse: Lish va, cette fois-là, réussir à reconquérir Ray comme une femme qu'on parvient à retenir avec une ultime promesse d'ivrogne alors qu'elle a déjà le



SOURCE ÉD. DE LA MARTINIÈRE

Raymond Carver à sa table de travail

pied dans la porte. Il faudra encore un livre à Carver et moult encouragements de sa noble dame, sans aucun doute, pour arriver à défier puis, en un duel épistolaire, à tuer le Père-Éditeur.

Cette lettre est incluse en annexe de la nouvelle édition de ce livre-charnière qui, selon le vieux rêve et grâce à l'obstination acharnée de Tess Gallagher, gardienne de la flamme, paraît aujourd'hui sous le titre d'abord envisagé par son compagnon.

Question d'éthique génético-textuelle: quelle est l'œuvre vraie? La version charcutée par l'éditeur et avalisée par un auteur prisonnier de ses compromissions, ou le manuscrit enfin restauré dans ses grosseurs et publié de manière posthume par les bons soins de l'épouse et infatigable égérie? À moins d'être un chercheur universitaire, on a de toute manière rarement l'occasion de comparer, et c'est ce qui fait tout l'intérêt de la publication simultanée des deux livres pour lancer l'édition des œuvres complètes de Carver à l'enseigne de l'Olivier.

Aux États-Unis et en France, cet événement littéraire semble avoir été à la source d'une certaine controverse dont de lointaines bribes ont neigé telles des cendres refroidies jusque dans mon ordi. Dans un camp: Philip Roth, superbe écrivain qui aurait, dit-on, célébré cette Restauration et la mise au jour d'un univers carverien plus sensible, riche et nuancé que la niche minimaliste dans laquelle l'œuvre avait été casée; dans l'autre, l'éditeur carnassier dans toute sa splendeur, défen-

dant l'honneur de la profession, mais surtout ses omnipotentes prérogatives, tel cet apparatus de chez Grasset qui, semble-t-il, s'est vanté de sortir les longs couteaux quand «ça» résistait un peu trop...

Je l'avoue sincèrement, la lecture de *Débutants*, accompagnée de fréquents coups d'œil à la version expurgée, m'a complètement bouleversé. C'est un tout autre Carver qui émerge de cette relecture qui est aussi une (dé)lecture: plus attentionné envers ses personnages, plus attentif au déroulement des voix qui tissent le drame de chacun, commun, dans la plus parfaite banalité apparente, plus tendre, aussi. En un mot: plus humain. Dans certaines nouvelles, comme *Si tu veux bien*, *Une petite douceur* et *Débutants* (titres jadis presque tous changés par Lish, rétablis ici), on constate que Gordon Lish n'a pas seulement coupé, mutilé les textes par souci d'efficacité narrative, il s'est attaqué à leur sens même, extirpant comme de la mauvaise herbe les images les plus importantes et certains des passages les plus significatifs. Le Sculpteur vs Carver.

DÉBUTANTS

Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

PARLEZ-MOI D'AMOUR

Traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin
Raymond Carver
Éditions de l'Olivier
Paris, 2010, respectivement
333 pages et 186 pages

EN BREF

Borges, Borges et Borges

Dans la foulée du tout premier festival Québec en toutes lettres, où Jorge Luis Borges est à l'honneur, la dernière édition du magazine littéraire *Nuit blanche* propose un dossier sur l'auteur argentin. Dany Laferrière, en entrevue, discute de ce maître de l'érudition merveilleuse. Laurent Laplante tente de traquer l'écrivain à tra-

vers les multiples genres qu'il a exploités, et, pour compléter le dossier, vingt auteurs et un journaliste parlent de leurs relations avec les écrits de Borges. Par ailleurs, Québec en toutes lettres se poursuit ce week-end, jusqu'au 24 octobre. On peut notamment rencontrer des auteurs de la Vieille Capitale dans une chambre d'hôtel pendant l'activité Œuvres de chair, entendre des contes ou lire de la Twittérature. Toute la programmation sur

www.quebecentouteslettres.com.
- Le Devoir

Prix littéraires Radio-Canada

Plus qu'une dizaine de jours aux auteurs, amateurs ou professionnels pour s'inscrire aux Prix littéraires Radio-Canada. Les nouvelles, les récits et la poésie peuvent être envoyés jusqu'au 1^{er} novembre. Les

noms des gagnants dans chaque catégorie seront dévoilés en mars prochain et chacun recevra une bourse de 6000 \$. Les textes lauréats seront également publiés dans le magazine *enRoute* d'Air Canada. Les Prix littéraires Radio-Canada sont remis depuis plus de trente ans et sont les prix les plus importants accordés à des œuvres non publiées. Tous les renseignements se trouvent à prixlitteraires.radio-canada.ca. - Le Devoir.

DU MONDE ENTIER

Qu'ont en commun Mario Vargas Llosa et Philip Roth, Zoé Valdés et Bernhard Schlink ?

Pour les lecteurs francophones, ils cohabitent dans la même collection, la grande collection dite « Du monde entier » fondée au sein de la maison Gallimard en 1931 et toujours essentielle à la connaissance des littératures les plus significatives, les plus importantes.

Robert Lévesque
vous invite à une rencontre avec
Jean Mattern
qui dirige cette aventure éditoriale.

LE MERCREDI 27 OCTOBRE À 17 h 30
À la librairie Gallimard
3700, boulevard Saint-Laurent,
Montréal

T.514 499 2012

Librairie Gallimard
[WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM](http://www.gallimardmontreal.com)

Gaspard[™]

LE TOUT NOUVEAU SERVICE
D'ANALYSE DE VENTES
DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez...

Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
Des analyses sur mesure?

Gaspard
est pour vous !



POUR EN SAVOIR PLUS,
COMMUNIQUEZ AVEC NOUS
SANS TARDER.

B T L F

www.bttf.qc.ca
www.gaspardlivres.com
514 288-0991

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les mythes de Jean Echenoz

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi *Des éclairs* serait-il la fin d'une trilogie? On le dit pourtant. Jean Echenoz, avec *Des éclairs*, en finit avec un troisième volet biographique, consacré à ses héros: le compositeur français Ravel, le coureur tchèque Zátopek, auquel s'ajoute désormais l'ingénieur serbe Tesla, rebaptisé Gregor, découvreur au génie avalé par Edison. Il est le père du courant alternatif, de la radio, des rayons X, du radar et autres modernités.

Repères, donc, inattendus que ces vies prises comme au hasard dans le grand tablier du monde, nourrissant l'idée qu'un tel écrivain se fait d'un grand homme. Est-ce parce qu'avec Echenoz la littérature sort d'elle-même? Les lecteurs l'aiment ainsi. Avec Echenoz, ils partagent la musique, le sport et le progrès, mots magiques d'un joyeux spectacle, puisqu'il convient de traiter ainsi cette stricte affaire personnelle d'une admiration à rebours.

Il faut d'abord dire combien Echenoz est lui-même un bricoleur habile. Ses outils? La langue d'un curieux, d'un astucieux, d'un remarquable artisan du portrait. En peu de mots, il vous campe une époque, un caractère bougon, un esprit torve, un rêveur. Il fait d'un obscur personnage un monde en soi.

Un découvreur pas si fou

Ce Gregor, né Nikola Tesla sur les bords de l'Adriatique en 1856, a été engagé par Edison à General Electric. Il y joue avec le feu, l'incendie électrique, chro-



PIERRE VERDY AFP

Jean Echenoz clôt sa trilogie de romans biographiques avec *Des Éclairs*.

nique, accidentel, il rivalise avec les caprices du ciel. Le courant littéraire passe. Echenoz vous allume sur les coups fourrés d'Edison, ogre sans pitié des bonnes idées d'autrui, qu'il exploite à son profit.

Les choses iront vite dans la vie de Gregor, comme son esprit calculateur et ingénieux. On le fait passer pour un illuminé, un antipathique, le pauvre qu'il est à force de dépossession. Il s'est occupé de tout — sept cents brevets — sauf de lui-même, semble-t-il, mais ce n'est pas un homme d'affaires, les crocs en avant.

«*Enigmatique et théâtral, ménageant ses éclairages et ses effets*», Gregor est un merveilleux magicien, un visionnaire, un génie. On le courtise, mais il refuse la griserie des soupers de luxe. Il est plutôt attiré par les êtres bizarres, les décomptes absurdes, et plus cela ira, plus ce sont les oiseaux qu'il fréquentera.

Echenoz collectionne les anecdotes et vous les sert sur un plateau d'argent, vif, léger et malicieux, si bien que le sujet un peu rébarbatif, au cœur du grand grenouillage capitaliste, devient l'emblème de la forfaiture, accrochant le mérite pour mieux le broyer. Sans quitter sa nature propre, le profit et la rentabilité, cette machine volontaire ira jusqu'à détruire la vie du savant dévoué à l'incandescence.

Cadence accélérée

Gregor a bien des amis dans le gratin financier, John Pierpont Morgan par exemple, mais c'est un «*Frankenstein en affaires*», «*une brute insensible et colérique*». Et voilà Echenoz à son aise, fouettant l'ogre dans le cirque. C'est que, dans sa trilogie, l'écrivain a aimé les coureurs de fond, les tours de piste, le spectacle vivant. Ici, Gregor est aussi la bête, fascination qu'il partage avec Jim Jarmush, cinéaste sympathique aux adver-

saires de Superman et aux élèves de pigeons.

Gregor se laisse dépouiller par les créanciers. Il a bien sûr réussi quelques bonnes affaires personnelles, sa tour à Long Island, par exemple. Mais, en pleine guerre froide, l'état-major la fait démolir, craignant le pôle d'espionnage au lieu d'entendre l'inventeur lui vanter les aptitudes des ondes stationnaires et des impulsions qui permettraient de communiquer sous les mers. Il a même conçu le plan d'un missile, mais qui écoute ce savant révolutionnaire, hautement performant?

L'égalité américaine a ceci de surnois: elle ne conçoit de général que la compétition. Aussi, lorsque Gregor se réfugie au milieu des pigeons new-yorkais, il décline vers l'anonymat dont il s'est extrait, laissant en 1943 en héritage aux scientifiques, qui se gaussent, l'équivalent, mais bien plus tôt, des inventions de Nobel. La différence, sans doute, tient à son refus que l'arme absolue, qu'il a pensée et mise sur papier, serve à un seul pays: il en envoya les plans coupés à plusieurs gouvernements qui, au lieu de négocier la paix, ont choisi d'abord une autre grande guerre.

Echenoz n'aura pas tellement aimé son personnage, au final. Mais il sait conduire en terrain accidenté un véhicule littéraire qui montre la cécité cruelle et répétée de nos sociétés.

Collaboratrice du Devoir

DES ÉCLAIRS

Jean Echenoz
Minuit
Paris, 2010, 175 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Phénoménale Philomène

CHRISTIAN DESMEULES

Comment conjurer «*l'abjection de la finitude*», sinon en livrant un plaidoyer éloquent en faveur de l'imaginaire? Dans *D'où viens-tu, berger?* (Leméac, 2006), on s'en souviendra, Mathyas Lefebure poussait d'une autre manière un même cri du cœur avec le récit de son expérience de berger. Ses 1500 brebis, sa liberté retrouvée de «*fil de pub*» dans les Alpes françaises, ses angoisses de néophyte, ses exaltations et son désir d'écrire.

Libéré cette fois de l'urgence de se dire — du moins en apparence —, Lefebure emprunte le chemin du roman polyphonique un peu baroque pour raconter l'histoire d'un enfant dont la grand-mère hébergeait comme pensionnaires des expatriés.

À la mort de Philomène, sa «*fabulatrice tête*», à laquelle il avait promis de raconter «*ses fous*», Jonathan plonge donc dans les souvenirs de l'époque

où il allait dîner chez elle les jours d'école. *Le Grand Livre des fous* multiplie les angles pour raconter l'atmosphère qui régnait dans la maison.

Le point de vue de l'enfant de sept ou huit ans qu'il était. Celui de la grand-mère, femme à l'excentricité bridée par son rôle d'épouse, de mère et de femme dans une société conservatrice — de loin le personnage le plus intéressant de toute cette cohorte. Celui, enfin, du grand cousin Alex, qui est occupé, à coups de buvards d'acide, à enfoncer les portes ouvertes de la perception, flirtant lui-même avec la folie.

Inscrit dans une école «*ouverte*» où il est particulièrement assidu à son «*atelier de l'imaginaire*», l'enfant consacre une page de son cahier jaune (jaune comme du «*vomi de sorcière*») à faire le portrait de chacun des fous hébergés par sa grand-mère: monsieur Propre, monsieur Bouchon, le colonel Coucou ou monsieur Barbe-Bleue.

Chacun sa particularité, sa petite obsession, mais tous vic-

times d'un système qui les a broyés, trop rapidement triés à l'heure de la désinstitutionnalisation «*pour fonctionner en dehors de l'asile*». On retrouve dans ces parties, dont la tonalité domine *Le Grand Livre des fous*, le ton désormais classique de l'enfant narrateur — façon Ajar, par exemple, ou Sylvain Trudel.

Jonathan poursuit son exploration de ce petit monde, Alex continue à tordre le cou à la réalité, tandis que la grand-mère, elle, s'interroge sur le sens de la vie tout en lisant en cachette *Hebdo-Police* pour le courrier du cœur, à la recherche du grand amour comme «*dans les grands films de Tarzan, l'homme singe*». De leur côté, les voisins entonnent leurs commérages sans fin.

Une série de dérives et d'inci-

dents graves éloigneront toutefois Jonathan de sa grand-mère, à qui on retirera aussi ses colères pensionnaires.

C'est là l'univers éclaté de ce roman qui livre un hommage à la grand-mère «*gardienne de fous*» et concrétise l'ancienne promesse de témoigner. Malheureusement écartelé entre trop de personnages (fous braques, fous d'amour, fous tout court) pas toujours bien esquissés, *Le Grand Livre des fous*, dans ses dérives lyriques, perd parfois de son intérêt.

Collaborateur du Devoir

LE GRAND LIVRE DES FOUS

Mathyas Lefebure
Leméac
Montréal, 2010, 168 pages

LE TEMPS QUI M'EST DONNÉ

Jean-François Beauchemin

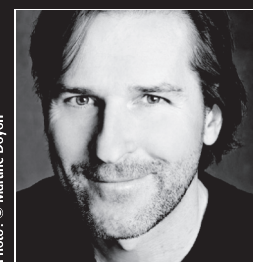


Photo: © Martine Doyon



D'un côté, il y a un père bricoleur, grand amateur de Bach, de l'autre, il y a une tribu de six enfants (cinq garçons et une fille), tous nés à un an d'intervalle, et entre les deux, une mère qui brûle systématiquement le roastbeef. Voilà les principaux acteurs de ce roman qui raconte le quotidien d'une famille bigarrée et qui s'intéresse à cette formidable «*course à relais générationnelle*» qui fixe l'identité des individus.

CONSÉQUENCES LYRIQUES

Pierre Yergeau



Photo: © Martine Doyon



De Los Angeles à Montréal, en passant par Paris, *Conséquences lyriques* est un roman cubiste qui mêle savamment le drame et l'humour. Chaque personnage obéit à sa logique et croise sur son chemin un miroir, un amour ou une loi plus forte que la sienne!

ÇA SENT LA BANANE

François Barcelo

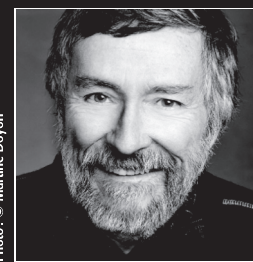


Photo: © Martine Doyon



La Réunion, au milieu de l'océan Indien, est une île splendide et très peu visitée par les Nord-Américains. Un Québécois est invité à y diriger une école de danse à claquettes. Incapable du moindre pas de danse, Raoul Damphousse ira de mensonges en déceptions, et ne verra rien de cette île où il se tournera en ridicule plus souvent qu'à son tour.

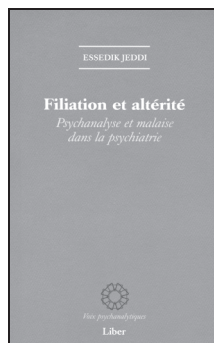


QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

éditions Liber

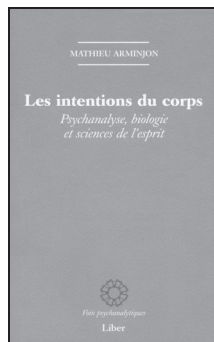
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»



Essedik
Jeddi
*Filiation
et altérité*
Psychanalyse
et malaise
dans la psychiatrie

220 pages, 25 dollars



Mathieu
Arminjon
*Les intentions
du corps*
Psychanalyse,
biologie et sciences
de l'esprit

388 pages, 35 dollars

AKI SHIMAZAKI



LEMÉAC • ACTES SUD



Tonbo

«*Aki Shimazaki écrit de tout petits récits où vibre l'âme de son Japon natal. Tonbo (libellule) dépeint la vie paisible d'un professeur que viennent troubler les fantômes du passé. L'écriture délicate, les phrases courtes, ciselées comme des haïkus, possèdent un pouvoir d'évocation ensorcelant.*»

- Monique Roy, *Châtelaine*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



© Pierre Filion

LITTÉRATURE

Témoignages

Trois écrivains à l'oratoire

LOUIS CORNELIER

Majestueux, l'oratoire Saint-Joseph, du haut de sa montagne, en impose et inspire. Dans *L'Oratoire et le Frère André. Regards d'écrivains*, trois auteurs québécois provenant d'univers distincts témoignent de leur rapport à cette institution.

Enfant, Maxime-Olivier Moutier y allait souvent avec sa famille. Dans son entourage, ce lieu faisait presque partie du quotidien. Sa mère, par exemple, se préservait des accidents de la route grâce à des médaillons achetés là. Elle n'a jamais eu d'accident, mais l'écrivain, lui, avec la même méthode, n'a pas eu cette chance.

«Pour moi, écrit-il, la technique du saint protecteur n'a pas trouvé son efficacité. C'est comme tout.»

Moutier raconte sa familiarité avec l'oratoire comme une évidence. Cela saisit, puisqu'on ne s'attend pas à une telle expérience de la part d'un auteur de sa génération. «J'y suis retourné des centaines de fois, ensuite, dans ma vie, à l'Oratoire, avoue-t-il simplement. Souvent tout seul. Souvent avec mes enfants. Comme une balade des soirs d'été. C'est gratuit et il faut être assez fermé pour ne rien ressentir quand on s'en approche [...]» Ce texte dégage une sérénité flegmatique, comme s'il s'agissait de faire taire toute polémique au sujet de la religion pour doucement reconnaître ce qui s'impose. «Ce n'est qu'un peu plus tard, quand on a grandi, que l'on apprécie les escapades à l'Oratoire, affirme l'écrivain. Ce qui nous subjugue, c'est l'esprit des lieux. C'est ce sentiment de l'inconcevable et du quelque chose de présent quand même.»



L'oratoire Saint-Joseph et quelques pèlerins à genoux

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La beauté du pèlerinage

Le dominicain Benoît Lacroix chante, lui, la beauté du pèlerinage, «un acte populaire social», jadis accompli par son père et

qui refuse de disparaître. «Le pèlerin, écrit-il, obéit à une vision traditionnelle de la vie, à savoir qu'il est celui qui marche, qui vient, qui passe, qui vit, qui

meurt.» D'aucuns, constate Lacroix, regardent de haut cette piété populaire. Peut-être ignorent-ils que les pas de ceux qui marchent ainsi sont «alignés

vers ailleurs», «ont du sens». Lacroix souligne enfin le caractère interculturel de l'oratoire d'aujourd'hui, «qui symbolise ce Grand Rassemblement promis à

la fin des temps». L'historien laisse le mot de la fin à son père, personnage important de son œuvre. «À l'Oratoire, disait ce dernier, nous étions tous les bienvenus, gens de la terre comme gens de la ville. Tout gratis. On se croyait déjà au Paradis!»

Un hommage à l'humilité

Pour Gilles Marcotte, ce lieu est un hommage à l'humilité. Saint Joseph, son patron, «n'est pas le personnage le plus éclatant de la sainteté catholique, et avec le frère André s'affirme le privilège du pauvre», «la reconnaissance d'un archétype fondé sur les leçons fondamentales du christianisme». Marcotte, dans cette humilité, dans cette simplicité, retrouve «la réalité profonde du Canada français [...], peu ambitieux, accomplissant ses petites besognes sans trop se soucier de la gloire, des coups d'éclat, de la Grande Histoire».

Le critique souligne lui aussi la forte présence multiculturelle dans ce lieu, aujourd'hui, et voit ce dernier comme un «lieu de communion» particulier, ouvert à tous, «dont l'humanité éprouve la nécessité, quelles que soient ses idées particulières». Devant le spectacle d'une femme d'un certain âge qui monte le grand escalier à genoux, il est frappé par la beauté, pleine d'un passé qui dure encore un peu. Ce bel essai plein de grâce du patriarche de Côte-des-Neiges aura le même effet sur le lecteur envoûté.

Collaborateur du Devoir

L'ORATOIRE ET LE FRÈRE ANDRÉ

REGARDS D'ÉCRIVAINS
Benoît Lacroix, Gilles Marcotte, Maxime-Olivier Moutier
Médiapaul
Montréal, 2010, 56 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

Le roman de la science

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE

L'étude de la psyché et de ses actes a pu, à ses débuts, faire l'objet de violentes critiques, être assimilée à une forme de charlatanisme, Freud n'en démordait pas: la psychanalyse est une science, nouvelle, d'accord, mais science. Reprenons. Si le modèle du physicien Niels Bohr établi à partir des «relations numériques

simples entre les positions des raies spectrales de l'hydrogène» a pu expliquer le tableau périodique des éléments, pourquoi «la périodicité d'appariement des groupes d'électrons dans l'atome» suit-elle la séquence 2, 8, 18, 32? Se pourrait-il que les nombres entiers soient le mortier qui fixe la réalité?

Trois explications du monde, du physicien anglais Tom Keve, est une formidable machine romanesque qui ne cherche sur-

tout pas à renvoyer dos à dos, disons, la tradition et la modernité, ou les intuitions cosmogoniques des kabbalistes au Moyen Âge et les théories de la physique quantique. Avec habileté et érudition, le romancier fait d'abord entendre les échanges intellectuels, les heurts, les connivences, les loyautés, les ruptures, les douleurs, en un mot le génie qui soufflait entre Vienne, Berlin, Budapest, Londres et New York dans la première moitié du XX^e siècle et qui a fait en sorte de réunir sur le timbre-poste de la suprême intelligence des gens comme Freud, Ferenczi, Lou Andreas-Salomé, Max Planck, Carl Jung, Ernest Rutherford, pour ne mentionner que les plus connus.

Ce faisant, il permet aussi au lecteur de toucher du doigt,

si l'on peut dire, les frontières alors poreuses entre les disciplines. «J'ai toujours été d'avis que la physique, la psychologie et la physiologie ne sont pas des îles désertes dans l'océan universel», dit le vieux professeur Ernst Mach, physicien et philosophe auquel Einstein devait beaucoup, mais un seul et même continent — simplement des manières différentes de percevoir ou de décrire les mêmes phénomènes.»

C'est pourquoi l'un des plus brillants disciples de Freud, Ferenczi, fait faire à la psychanalyse un détour par le spiritisme. C'est pourquoi le physicien Wolfgang Pauli fils peut puiser dans la pensée du rabbin Isaac Luria, ayant vécu au XVI^e siècle, certains aspects du principe d'exclusion qu'il formulera en physique, selon

quoi la création a besoin d'espace pour créer. Ce n'est pas le moindre mérite de ce roman fascinant que de montrer le riche terreau qu'aura été le judaïsme, et plus particulièrement son courant mystique, dans le façonnement du monde moderne qu'opère alors une communauté de savants dont bon nombre — et ce n'est pas un hasard — sont issus du peuple du Livre, le bien nommé. La génération de Freud est la première, fait remarquer ce dernier, à avoir été éduquée hors du ghetto. Le roman de Tom Keve donne à voir de manière saisissante les effets de la brève fenêtre intellectuelle pendant laquelle la sortie de religion n'a pas été tout à fait synonyme d'amnésie et les conceptions hardies d'esprits libres ont pu se nourrir des connaissances accumulées par la tradition, tout en congédiant

ses superstitions, même si un tel tri ne va pas sans difficulté.

Tous les personnages ici mis en scène sont historiquement attestés, et de même leurs œuvres, leurs hypothèses, leurs convictions. Restent le cheminement de leur pensée et certains de leurs propos. C'est là le terrain de jeu du romancier. Terrain de joute, plutôt, où vont bientôt se déployer les trois régions que compte l'univers, selon le chimiste Gyuri Hevesy, et que le lecteur voudra maintenant connaître, heureux lecteur.

Collaboratrice du Devoir

TROIS EXPLICATIONS DU MONDE

Tom Keve
Traduit de l'anglais
par Sylvie Taussig
Albin Michel
Paris, 2010, 560 pages

Les livres qui ne circulent pas meurent

En enterrant Godot

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389



Alto tient à féliciter Martine Desjardins, finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général pour son roman *Maleficium*

et Sophie Voillot, finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général pour sa traduction du roman *Le café* de Rawi Hage.

alto
www.editionsalto.com

Spirale

Lancement Philosophie sans frontières

Le magazine culturel Spirale et les Éditions Nota bene sont heureux de vous inviter au lancement de Philosophie sans frontières de Claude Lévesque.

Venez célébrer!

Mardi 26 octobre 2010
dès 17h30
Librairie Le Port de tête
262, avenue Mont-Royal Est, Montréal
[Métro Mont-Royal]

www.spiralemagazine.com

Olivieri
librairie • bistro

Le meilleur reportage vaut-il la mort d'un journaliste?

Débat

À l'occasion de la parution chez Libre expression de Promets-moi que tu reviendras vivant : Ces reporters qui vont à la guerre de DANIELLE LAURIN

Cette question, Danielle Laurin l'a posée à des dizaines de journalistes de guerre, dont son mari, car elle voulait comprendre ce qui les pousse ainsi à risquer leur vie...

Avec DANIELLE LAURIN
CÉLINE GALIPEAU
MICHÈLE OUIMET
Animateur GILLES GOUGEON

Au cœur de l'actualité

Dimanche 24 octobre
14 h 00

Entrée libre / réservation obligatoire

Avec le soutien de la Sodac.

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Des femmes qui changent le monde

Existe-t-il quelque chose comme un pouvoir typiquement féminin, propre aux femmes en tant que femmes? Non, répond la journaliste Pascale Navarro dans *Les femmes en politique changent-elles le monde?*, si on entend par là que la psychologie et la biologie des femmes détermineraient leurs comportements et attitudes. Toutefois, il faut reconnaître que «les différences entre hommes et femmes existent».

Le sexe n'est pas un déterminant absolu, comme le croient les essentialistes, mais «le féminin et le masculin sont des genres, et les genres se construisent sur un ensemble de valeurs, de traits culturels et de croyances». Ces genres s'accompagnent donc d'une vision de la société. Ainsi, le masculin serait lié au «goût du risque», à la hiérarchie et à l'autorité, alors que le féminin privilégierait «l'empathie, la sollicitude, la tendance à préserver la vie».

Si elle insiste avec raison pour dire qu'il importe de «désaxer les valeurs», parce que des hommes peuvent adhérer aux valeurs dites féminines et des femmes, comme Thatcher, incarner les valeurs dites masculines, Navarro conclut néanmoins «qu'un grand nombre de femmes en politique peuvent changer lois, règlements et milieux de vie parce qu'elles transmettent dans l'exercice de leur pouvoir les valeurs sociales du groupe auquel elles appartiennent». En d'autres termes, ce ne sont pas tant les femmes en politique qui changent le monde en mieux que le féminin.

Entrées en politique il y a une centaine d'années, en tant que mères et épouses, les femmes se sont servies de ces statuts comme stratégie pour obtenir des gains: allocations familiales, politiques familiales et réseaux de garderie. Cette approche, toutefois, les a souvent cantonnées aux ministères sociaux, ce qui n'est pas suffisant. Aujourd'hui, de prestigieuses politiciennes, comme Michelle Bachelet et Ségolène Royal, jouent cette carte de la mère, comme «une variation sur un thème connu, celui de la protection et de la prise en charge d'un groupe», et cette façon d'humaniser la politique les sert bien, tout en permettant, c'est l'essentiel, d'apporter «aux débats et sur la place publique des sujets et des contenus féminins».

Bachelet, au Chili, a réactivé le débat sur le droit à l'avortement et Ellen Johnson-Sirleaf, au Libéria, a fait voter une loi cri-

minalisant le viol, par exemple. Au Québec, la présence des femmes en politique ne compte pas pour peu dans l'avancée des dossiers des garderies, des congés parentaux, de la conciliation travail-famille et de l'équité salariale. Les députées conservatrices canadiennes, toutefois, n'ont pas contesté les compressions du gouvernement Harper dans les programmes de promotion de l'égalité des sexes et la décision d'exclure l'avortement du programme de santé maternelle dans les pays en voie de développement. «La preuve, constate Navarro, que l'expression *pouvoir féminin* ne veut rien dire. Il faut que les dossiers dits "de femmes" deviennent l'affaire de tous pour être débattus.» La preuve, devrait-on ajouter, que la notion de genre ne résume pas les luttes idéologiques.

Pour que ce féminin qui change le monde puisse trouver sa juste place dans les instances de pouvoir, Navarro souhaite la parité hommes-femmes en politique et n'hésite pas à appuyer des moyens coercitifs, comme les quotas, pour y parvenir. Les 22 politiciennes québécoises qu'elle a rencontrées au cours de son enquête sont plus réservées. Elles considèrent toutes que cette parité est souhaitable, voire nécessaire, mais hésitent à défendre une politique de quotas. Plusieurs, comme feu Vera Danyluk, craignent que ces derniers «donnent à la population la perception que les femmes n'ont pas mérité leur place».

La plupart de ces femmes politiques souhaiteraient plutôt une politique «praticable autrement», moins centrée sur l'affrontement et l'agressivité, par exemple, et capable d'accueillir le doute dans l'exercice du pouvoir. En guerrières expérimentées, Pauline Marois et Louise Harel soulignent la naïveté de cette attitude, en rappelant que le conflit, la stratégie et les rapports de force font intrinsèquement partie de la politique et doivent être apprivoisés par les femmes.

Avec ce plaidoyer féministe en faveur d'une présence accrue,



Pascale Navarro a rencontré 22 politiciennes québécoises pour son enquête.

jusqu'à la parité, des femmes, mais surtout du féminin, en politique, Pascale Navarro relance un débat nécessaire et passionnant. Son bref ouvrage, toutefois, fait un peu désordre et est poussif sur le plan stylistique. L'organisation des idées y est relâchée et l'ensemble donne l'impression d'un collage de petits bouts de réflexions, laborieusement assemblés.

L'avocate du diable

Columnist à *La Presse* depuis 1980, Lysiane Gagnon possède un style d'une lumineuse clarté. Ses chroniques n'ont pas le tranchant de celles d'un Bourgault ou la rudesse poétique de celles d'un Foglia, mais elles se caractérisent par une fluidité stylistique remarquable. Même réunies dans un gros ouvrage de près de 400 pages comme *L'Esprit de contradiction*, elles se lisent très agréablement.

Sur le plan idéologique, toutefois, elles déçoivent assez souvent. Lysiane Gagnon se réclame de la position de «l'avocate du diable». «C'est en quelque sorte le syndrome de la chaloupe, explique-t-elle. Si elle tangue trop d'un côté, mon instinct me pousse à pencher de l'autre côté.» Le résultat est que la chroniqueuse finit par se cantonner dans une position d'extrême centre, dans une modération plate qui flirte sans cesse avec l'insignifiant «gros bon sens». En rendant hommage à son regretté collègue Louis Martin, un «agnostique» de la politique

qui aimait citer la formule de Jean Lacouture selon laquelle «le journalisme est un accoucheur de modèles», elle résume un peu son propre programme.

Dans ce recueil, ses chroniques consacrées au statut du français au Québec, pleines des clichés habituels (la langue se dégrade, c'est la faute des élites et non du peuple, la qualité du français assurera sa survie au Québec), sont les plus décevantes. Les plus brillantes sont celles que Gagnon consacre au parcours de quelques grandes figures québécoises (René Lévesque, Robert Bourassa, Parizeau, Ryan, D'Allemagne, Bourgault, Chrétien, Trudeau) et dans lesquelles elle s'avère une formidable portraitiste.

«Nous ne sommes que des fétus de paille dans le grand débat public, et c'est très bien ainsi», écrit Gagnon au sujet du travail des chroniqueurs. Pour allumer des feux, ça reste nécessaire.

louisco@sympatico.ca

LES FEMMES EN POLITIQUE CHANGENT-ELLES LE MONDE?

Pascale Navarro

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Lysiane Gagnon
Boréal
Montréal, 2010, respectivement 136 et 384 pages

HISTOIRE

Quand *The Gazette* était française...

Le quotidien montréalais *The Gazette* aime rappeler sa date de fondation: 1778. Mais il ne précise pas qu'il était alors, avant de devenir bilingue, puis uniquement anglais, la première feuille de langue française au Québec et la première à y avoir été censurée! Le journal de l'époque témoignait aussi, malgré une langue commune, du heurt entre ses artisans, des immigrants restés européens, et un collaborateur canadien qui exaltait son Amérique natale...

MICHEL LAPIERRE

Voilà enfin l'édition intégrale, présentée par Nova Doyon et annotée par Jacques Cotnam, avec la collaboration de Pierre Hébert, de *La Gazette littéraire de Montréal* (1778-1779). Cet hebdomadaire, animé par l'imprimeur Fleury Mesplet (1734-1794) et l'homme de loi Valentin Jautard (1736-1787), qui avaient quitté la France pour le Nouveau Monde après la Conquête britannique du Canada, tranchait sur la bilingue *Gazette de Québec*, fondée 14 ans plus tôt, dont la mission restait commerciale et gouvernementale.

Dans son excellente introduction, Nova Doyon met en relief la nature littéraire et philosophique du journal qui, en s'inspirant des penseurs des Lumières, surtout Voltaire, évite de sombrer dans le fanatisme irréli-gieux et demeure ouvert à la diversité des opinions, y compris celles des catholiques. Malgré cette conception nuancée — certains préféreraient dire prudente, voire astucieuse — de la liberté de l'esprit, la *Gazette* ne suscite pas seulement la méfiance du clergé.

En 1779, Mesplet et Jautard voient leur journal supprimé par le pouvoir colonial anglais, qui les jette en prison parce qu'il les soupçonne de soutenir les insurgés américains en guerre contre la Grande-Bretagne. Comme le pense Nora Doyon, les deux occupent une place de choix dans l'histoire de l'émancipation intellectuelle du Québec.

Mais leur voltairianisme ne se différencie guère de celui que l'on retrouve en Europe. L'originalité nord-américaine de la *Gazette littéraire* apparaît dans les textes d'un collaborateur, «le Canadien curieux», pseudonyme derrière lequel se cachait, selon les notes très fouillées de Cotnam et Hébert, le jeune Pierre-Louis Panet (1761-1812), un natif de Montréal qui deviendra député antiesclavagiste.

Cet esprit singulier, proche du préromantisme, croit que l'Amérique, terre mythique, se distingue du reste du globe par une ambiance. «*Tout atteste, écrit-il en janvier 1779, qu'elle a été submergée par les eaux, et qu'il n'y a pas longtemps que la mer s'est retirée de dessus ce malheureux continent.*» Si l'on n'admet pas de «*secrètes*» explications à cela, il signale que «*tout annonce quelque terrible révolution.*» Le visionnaire considère Jautard comme un Européen hautain: «*Cet homme méprise souverainement la jeunesse canadienne...*»

Dans notre premier journal de langue française, la lutte entre l'Ancien et le Nouveau Monde définissait déjà l'avenir de notre littérature.

Collaborateur du Devoir

LA «GAZETTE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL» (1778-1779)

Édition présentée par Nova Doyon
PUL
Québec, 2010, 980 pages

EN BREF

Histoires du peuple juif

L'auteur et conteur français Marek Halter revisite, à sa manière, 4000 ans d'histoire du peuple juif. Après son livre *Le Kabbaliste de Prague* (Robert Laffont), la conférence *Histoires du peuple juif* décou-

le de son dernier livre, au même titre, publié aux éditions Flammarion. Grande histoire, petite histoire, anecdotes, d'Abraham à la diaspora, la vision de Halter est personnelle, annonce-t-il, et ne tient à rallier ni les orthodoxes ni les historiens. À la Bibliothèque publique juive, le 31 octobre. — *Le Devoir*.

Les Jeudis littéraires

Judi 28 octobre 19 h 30

Avec **Pierre Nepveu**, co-auteur de *L'avenir dégage*.

Entretiens 1959-1993. Hexagone 2010

Animation: Danielle Laurin, journaliste, critique littéraire, auteure

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

SODEC Québec

Les Éditions du **Noroît**

Prix du Gouverneur Général

Les verbes majeurs
Pierre Nepveu

Finaliste

Nous marchons dans la beauté nous marchons dans l'immense et l'immense nous reçoit (...)

www.lenoroit.com

LES VERBES MAJEURS
Pierre Nepveu

RENSEIGNEMENTS
Maude Levasseur, adjointe administrative • Académie des Lettres du Québec,
Casier postal 417 — Succursale Rosemont, Montréal H1X 3C6 • 514 873-4496
secretariat@academiedeslettresduquebec.ca

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

XXVIII^e Colloque des écrivains

TRANSMETTRE LA CULTURE

Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec

ÉTAT DES LIEUX

Vendredi, 29 octobre 2010, dès 9h

Auditorium / Grande Bibliothèque

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard de Maisonneuve Est
Montréal

Entrée libre

Le colloque est coordonné par M^{me} Lise Bissonnette

avec la collaboration de MM. Yvan Lamonde et Georges Leroux

Il sera suivi d'une réception et du lancement des Actes du colloque 2009

AVEC LA PARTICIPATION DE
M^{me} Janick AUBERGER
M^{me} Lise BISSONNETTE
M^{me} Micheline CAMBRON
M. Louis CARON
M^{me} Mireille ESTIVALÈZES
M. Georges LEROUX
M^{me} Mona TRUDEL

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts / Bibliothèque et Archives nationales / Conseil des arts et des lettres / CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL / CRILCO / Académie des Lettres du Québec

ESSAIS

Le choix du risque

Le meilleur reportage vaut-il la vie d'un journaliste ?

Ils nous rapportent des sons, des images et des textes de lointains champs de bataille ou de pays réputés infréquentables. Ils le font au risque de leur vie ou de leur intégrité physique et, souvent, au prix d'une vie personnelle et familiale normale. Collaboratrice au *Devoir*, l'auteure, Danielle Laurin, a rencontré 18 journalistes d'ici et d'ailleurs afin de leur poser la question suivante: le meilleur reportage vaut-il la vie d'un journaliste?

CLAUDE LÉVESQUE

«Je voudrais comprendre ce qui les pousse comme toi à se mettre en situation de danger», écrit-elle à l'adresse de son mari reporter, qui a couvert plusieurs conflits pour la Société Radio-Canada.

La réponse courte, c'est que les émules d'Albert Londres pensent qu'il est de leur devoir de décrire la guerre dans toute son horreur et son absurdité.

«Je ne pose pas la question de ce que je fais là-bas, je le sais. J'étais là pour témoigner, pour faire une histoire», affirme simplement Patrice Roy, l'animateur du *Téléjournal-Montréal* de la SRC, qui a presque miraculeusement survécu à l'explosion d'une bombe artisanale en Afghanistan en 2007. Sa vie a basculé après ce drame, qui a coûté une jambe à son cameraman, Charles Dubois, et la vie à deux soldats canadiens ainsi qu'à son guide afghan.

Cela valait-il la peine, ce jour-là, d'accompagner des militaires dans une mission dangereuse? «Non, du point de vue individuel, mais oui, du point de vue collectif», répond Patrice Roy. Bien sûr que, du point de vue individuel, on n'aurait pas

dû, Charles et moi, aller là-bas. Les reportages que nous avons faits ne justifient pas la perte de la jambe de Charles. Mais, collectivement, si on ne couvre plus les guerres, c'est un drame, une tragédie.»

Le métier de journaliste de guerre n'est plus réservé aux hommes. Certaines femmes (et quelques hommes) ont renoncé à toute vie familiale. D'autres bénéficient du soutien d'un conjoint ou d'une conjointe. C'est le cas de Sarah Daniel, reporter au *Nouvel Observateur*. «Mais tous les gens ont fini par le condamner, lui. Parce qu'il ne me condamnait pas. Du genre: il ne m'aime pas vraiment pour me laisser partir dans des endroits si dangereux», confie la grande reporter qui a multiplié les séjours en Afghanistan et en Irak.

Elle admet trouver, dans ce genre d'expérience, une sorte de drogue. «On a beau se dire: je ne suis pas une tête brûlée, je ne prends pas tous les risques... Il y a l'adrénaline qui nous pousse. On fait des bêtises, tout plein, on fait n'importe quoi, parfois.»

Les reporters de guerre rentrent parfois au pays hantés par certaines images, mais ils éprouvent rarement le stress post-traumatique des militaires. «Je vais peut-être m'écrouler, dans un, deux ou six mois, mais ce que j'ai vécu n'a rien à voir avec les soldats qui reviennent de la guerre si mal en point, si traumatisés, parce qu'ils se disent que ça n'avait pas de sens de tuer des gens, de voir leurs camarades mourir», explique Patrice Roy.

Il y a aussi le souvenir de ces autres victimes de la guerre que sont les simples citoyens. «Que leur est-il arrivé à tous ces gens [...]. Moi, je suis partie, mais eux sont restés», note Céline Galipeau, de la SRC, qui a connu son baptême du feu à Grozny, en Tchétchénie, en 1994.



BOB STRONG REUTERS

L'Afghanistan est aujourd'hui un des terrains les plus dangereux pour les reporters à l'étranger.

Florence Aubenas a été enlevée et gardée en captivité pendant plusieurs semaines en Irak, en 2005. Elle considère cet enlèvement comme un «accident professionnel», qui ne l'a d'ailleurs pas empêchée de retourner dans des pays à risque.

Roger Auque, qui a subi le même sort au Liban en 1987, est à la retraite depuis peu, mais «c'est sûr que, si demain les Américains se tapent l'Irak, ça donne envie d'y être.»

«Je ne pouvais pas ne pas y aller», affirme la Française Anne Nivat, à propos de la guerre en Tchétchénie, qui a très peu été couverte.

Contrairement à beaucoup d'autres journalistes de guerre, elle pratique une sorte d'immersion totale dans les sociétés qu'elle décrit. Autant par respect que dans le but intéressé d'obtenir la confiance, sans laquelle l'information vient difficilement ou ne vient pas. Après une expérience frustrante avec l'armée russe,

elle n'a jamais voulu être *embedded*. Elle tient trop à son indépendance. C'est aussi le cas de Michèle Ouimet, de *La Presse*, qui a abondamment écrit sur l'Afghanistan et le Pakistan récemment. «Je préfère ma burqa aux blindés», dit-elle. Une prison en vaut une autre.»

La douleur des autres

Certains journalistes, comme Florence Aubenas, se sont parfois sentis obligés de sortir de leur rôle d'observateur pour aider des personnes en difficulté. Qui a oublié la photo du vautour en train de guetter la petite fille qui va mourir au Soudan, cliché qui a valu en 1993 un Pulitzer à son auteur, qui s'est suicidé peu après? Lui ne pouvait probablement rien faire, mais d'autres journalistes remplissent parfois leur devoir d'assistance à une personne en danger, comme tout autre citoyen.

Certains reporters avaient toujours rêvé de couvrir des conflits. En revanche, la guer-

re ne faisait pas partie des plans de Michel Cormier, de la SRC, mais celui-ci a cru de son devoir de se rendre en Afghanistan.

«Ça changé ma façon de voir et de pratiquer mon métier. J'en suis venu à me dire que la seule justification que nous avons comme journalistes, c'est d'être

humain, de respecter les gens qui souffrent, qui sont dans la misère», dit-il.

Il ajoute: «On a la responsabilité de rester vivant. Un journaliste mort ne sert à rien.»

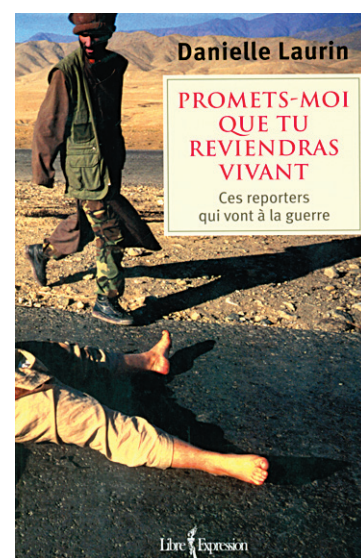
Le grand photoreporter Patrick Chauvel compare les risques de son métier à ceux que prend un coureur automobile: «On peut être tué pour une photo, mais on ne meurt pas pour une photo.»

Un reporter peut-il changer les choses? «On ne peut pas accélérer les choses, [...] mais il faut accepter que nous, journalistes, nous contribuons de façon très modeste à créer ce qu'on appelle l'opinion publique et à faire avancer les choses», répond Sarah Daniel.

Le Devoir

PROMETS-MOI QUE TU REVIENDRAS VIVANT

Danielle Laurin
Libre Expression
Montréal, 2010, 198 pages



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR
Danielle Laurin

Une berceuse pour Haïti

LOUIS CORNELLIER

Le 12 janvier 2010, le poète haïtien Rodney Saint-Eloi, fondateur des éditions Mémoire d'encier, est à Port-au-Prince pour participer au festival Etonnants voyageurs. Il est heureux de pouvoir enfin se «fondre dans ces paysages [qu'il a] laissés il y a dix ans pour aller vivre à Montréal». Cette visite le soulage un peu du tourment de «la mauvaise conscience d'être si loin et si peu présent dans le combat pour le changement au pays natal». En fin d'après-midi, il mange au restaurant de l'hôtel Karibe avec Dany Laferrière quand, soudainement, tout se met à bouger autour d'eux, quand la terre fait «goudou-goudou», selon le terme haïtien désormais utilisé «pour nommer, par les sons, les vacillements et les balancements, la terre qui a tremblé». Trente-cinq secondes plus tard, tout s'est effondré.

Haïti, kenbe la! (qu'on peut traduire par «Haïti, tiens bon!» ou «Haïti, redresse-toi!») ra-

conte les minutes, les heures et les jours qui suivent. Survivants du séisme, Saint-Eloi et ses amis partent alors en quête des vivants et des morts. «Nous sommes chanceux d'être debout, écrit le poète. Nous regardons les autres avec une distance coupable. Nous avons la posture du spectateur. Celui qui documente... Celui qui constate les dégâts.»

Habité à la fois par la stupéfaction et la douceur, ce récit au ton évocateur et poétique donne une épaisseur humaine à la catastrophe — des gens se mariaient, des amants adultes s'aimaient, des enfants revenaient de l'école quand tout a tremblé —, revient au passage sur les grandeurs et misères de l'histoire haïtienne (l'indépendance, Duvalier, la ségrégation qui engendre la violence) et critique le vide institutionnel actuel (peuple abandonné, président insignifiant porté sur la bouteille).

«Aucune bouche de mensonge ne me racontera des sornettes», écrit Saint-Eloi, tant il est vrai



que l'histoire du pays depuis l'indépendance est une suite de séismes suivis de répliques régulières.»

Haïti, kenbe la! ne veut pas tant expliquer la situation que la faire ressentir, partager. «J'ai écrit ce livre pour accompagner d'une berceuse ce cri goudou-goudou enraciné dans les entrailles de tous les Haïtiens, explique le poète. C'est

une blessure avec laquelle ils seront obligés de vivre.» Sorte de reportage impressionniste qui est aussi un éloge de la culture comme nourriture essentielle, «car ce sont les histoires qui rassemblent les hommes», ce livre d'une douce et belle intensité évite les clichés d'usage reliés à ce drame et dit autant la «peur du mot demain» que la nécessité de se lever pour «remembrer le ventre flasque de la terre qui a tremblé.»

«Je ne crois pas avoir rencontré une personne aussi passionnée par son pays au point où tout, un signe, un cri, une silhouette, un souvenir, n'importe quoi, débouchait inévitablement sur Haïti», écrit le préfacier Yasmina Khadra au sujet de Saint-Eloi. Haïti, pour se redresser, aura besoin que cette passion soit contagieuse.

Collaborateur du Devoir

HAÏTI, KENBE LA!

Rodney Saint-Eloi
Michel Lafon
Île de la Jatte, 2010, 272 pages

Olivieri
librairie • bistro

Au cœur de la société

Lundi 25 octobre
19 h 00

Entrée libre / réservation obligatoire

Avec le soutien de la Sodéc.

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

À l'occasion de la parution aux Éditions du Boréal de

CONTRE HARPER

Bref traité philosophique sur la révolution conservatrice



Causerie avec l'auteur
Christian Nadeau
animée par
Laurent McFalls

Quelles idées guident les pratiques politiques des conservateurs ?

Comment les valeurs d'une nouvelle droite s'imposent-elles à l'ensemble du pays ?

Démocratie, équité, justice : le péril est-il inéluctable ?



SOULIÈRES ÉDITEUR
soulieresediteur.com

FÉLICITATIONS À
ALAIN ULYSSE TREMBLAY
FINALISTE AU PRIX
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
Catégorie jeunesse



le dernier
été

